

6 JUIN 1944



**OUISTREHAM-
RIVA-BELLA LIBÉRÉE.**

son histoire durant la guerre

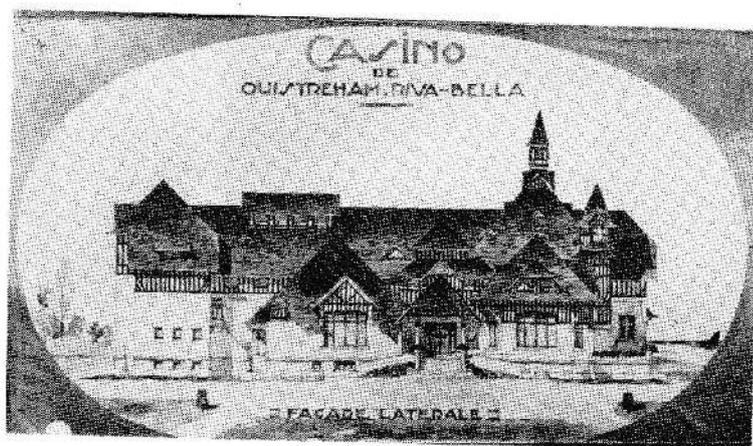
J. PROVOT

LA SERVITUDE

Le 19 Juin 1940 les premiers soldats allemands arrivèrent à Ouistreham ; cette triste journée devait être le début de quatre années d'occupation ennemie.

Sur une profondeur de 5 à 6 kilomètres, la côte devint zone interdite et nul ne pouvait y entrer ni en sortir sans posséder un ausweis (laisser-passer) strictement réservé aux habitants des communes côtières.

Une première kommandantur, celle de la Wehrmacht, s'installa dans une villa du boulevard Joffre et, détail surprenant, l'officier qui la commandait avait été durant plusieurs étés précédents un estivant habitué de Riva-Bella ; puis la kommandantur émigra ensuite à la villa « La Sirène », avenue du Phare. Celle de la Marine réquisitionna un pavillon boulevard Boivin-Champeaux où elle resta jusqu'au Débarquement.

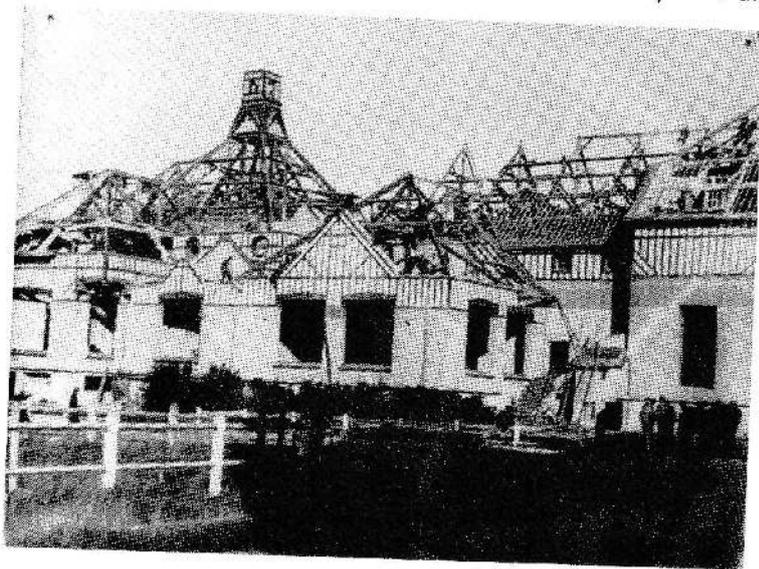


Casino de 1928 à 1942

Les réquisitions devinrent plus nombreuses au fur et à mesure de l'augmentation des effectifs ; le maire, Alfred THOMAS, aidé de son adjoint Gaston DESOULLES, organisa dans le Kursaal, rue Clemenceau, un dépôt pour entreposer le mobilier des villas occupées, quand toutefois l'occupant voulait bien ne pas tout conserver.

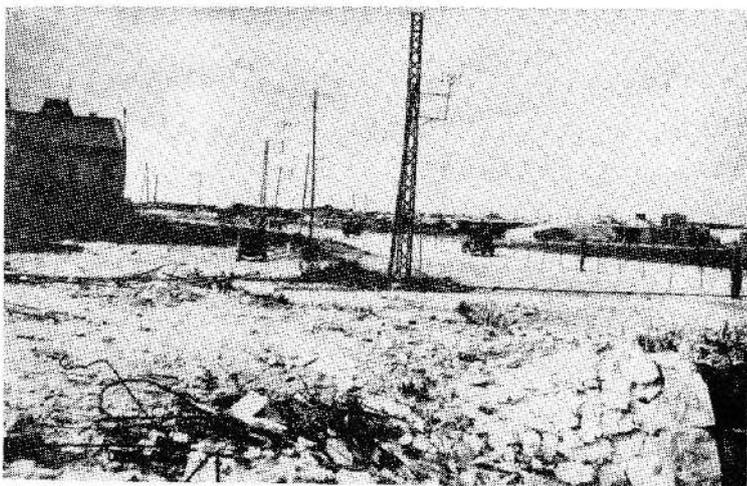
A chaque mutation d'unité les villas précédemment occupées étant devenues pratiquement inhabitables, de nouvelles maisons étaient alors réquisitionnées, si bien qu'en 1943 tous les domiciles secondaires de Riva-Bella, les uns après les autres, avaient reçu la visite des indésirables locataires. Il est superflu de dire dans quel état on les retrouvait après le départ de la troupe.

Mais les choses s'aggravèrent dès 1942 lorsque le Haut Commandement décida la construction du Mur de l'Atlantique. Pour laisser le champ libre au tir des pièces d'artillerie devant garnir les ouvrages, toutes les maisons, depuis le boulevard Boivin-Champeaux jusqu'à la plage, plus d'une centaine, furent systématiquement arasées. Elles laissaient la place à la construction d'un vaste fossé antichars cimenté depuis l'entrée de la plage jusqu'aux jetées, sensiblement parallèle et contigu au boulevard Boivin-Champeaux et, au nord de ce fossé, à divers ouvrages bétonnés reliés par des souterrains et commandés par une haute bâtisse en béton servant de poste de commandement et de caserne au sommet de laquelle un poste d'observation contrôlait au moyen d'un



Pendant sa démolition

puissant appareil optique toute la navigation dans la baie de Seine ; il existe toujours avenue de la Plage. Des lignes de dés antichars en ciment et de poutrelles d'acier traversaient en le protégeant tout ce secteur devenu un véritable camp retranché. Des postes de D.C.A. furent installés en divers endroits, notamment au haut de la tour centrale et sur le belvédère du square Braine-l'Alleud. Notre beau casino normand, orgueil de la station, ne fut pas épargné et fut arasé en 1943 par la main d'oeuvre locale sur l'ordre des Allemands. D'autres maisons, à l'ouest du Casino, furent également arasées et de nouvelles défenses aménagées : casemates bétonnées surmontées de coupoles blindées, des antichars, réseaux de fils de fer barbelés, etc. De nombreuses mines furent enterrées dans les dunes.



Après sa destruction

Les habitants assistaient irrités mais impuissants à la destruction systématique de leur plage.

Quelle fut l'attitude de la population durant ces quatre années d'occupation ? Si, au début, quelques-uns crurent en la victoire du Reich, leurs illusions furent vite dissipées après l'entrée en guerre des U.S.A. et le désastre de Stalingrad. Ce furent en tous cas une infime minorité. On peut certifier que

l'immense majorité de nos concitoyens, sinon la totalité, fut hostile aux Allemands ; les nombreuses actions de résistance l'ont amplement démontré.

Mais il était inévitable que sur une aussi longue période une sorte de « modus vivendi » s'établisse entre la population et les occupants qu'elle cotoyait journallement. Doit-on alors reprocher à certains commerçants d'avoir gagné de l'argent avec les Allemands ? A moins de fermer boutique il faut bien admettre qu'ils étaient bien obligés d'accepter leur clientèle. De même doit-on tenir rigueur à des entreprises ayant travaillé pour l'occupant ? Elles y étaient le plus souvent forcées et, à leur actif, cette collaboration plus ou moins imposée leur permet de « planquer » parmi leur personnel bien des hommes du pays qui, autrement, auraient été déportés dans le Grand Reich au titre du S.T.O.

Par contre, nombreuses furent les actions de résistance qu'il importe de signaler.

Aucun réseau organisé n'existait à Ouistreham, mais celui dénommé « Vélites Thermophyles » couvrait toute la région de Caen-Cherbourg. Plusieurs Ouistrehamais y ont



Le groupe scolaire des filles

adhéré, entre autres Jean DĒRDOS, Charles LEFAUCONNIER qui devint maire en 1943 et René GAUBERT, ancien volontaire de 1914-1918, lieutenant F.F.I., arrêté le 12 février 1944 et déporté à Buchenwald ; il avait créé un groupe d'informatéurs dont Alexandre JOURDAN (élu maire en 1965), qui tenait à jour le plan détaillé des ouvrages fortifiés de la zone interdite ; libéré en 1945 par les Américains, René GAUBERT était officier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre et Médaille Militaire et fut longtemps le premier adjoint du maire de Ouistreham. D'autres résistants furent également arrêtés comme le boucher Jean-Claude DUVAL fusillé à Caen en 1944, Georges LEBRUN capturé alors qu'il traversait les lignes allemandes pour transmettre aux Alliés des renseignements sur les effectifs et mouvements de troupes ennemies ; fusillé par l'ennemi son corps ne fut jamais retrouvé ; Pierre FOURNIER père arrêté, torturé et déporté pour avoir recruté des hommes du maquis ; Gaston ENAULT arrêté pour un motif futile et déporté dans un camp de la mort ; Louis THEBAUT qui avait réussi à se faire embaucher à l'organisation TODT en qualité de comptable et profitait de cette fonction pour utiliser les tampons à croix gammée à la fabrication de fausses cartes d'identité, laissez-passer et certificats.

Parmi les résistants fusillés, il faut citer Marcel GEHRMANN, Auguste DELAUNAY et Michel LEGOIS, tous trois de Ouistreham. Huit autres de nos compatriotes périrent en déportation : Mazes ALTMANN, Gaston AUGER, Serge BUECHI, André DUJARDIN, Raymond GOUBAULT, Louis HALLEY, Alfred LELOGEAS et Guy VAUDEVIRE.

Certains patriotes préférèrent rejoindre les maquis du centre de la France, tels P.B., P.M., G.S.-C., A.S qui avaient pour passeur et réceptionneur Francis TERRIER tué par l'ennemi et M. MAILLET (1). Ces résistants maquisards prirent part à plusieurs combats du maquis de l'Ain où ils firent preuve d'une bravoure exemplaire.

Bien d'autres actions individuelles dues à des résistants isolés seraient aussi à signaler, comme de nombreux renseignements et photographies sur les fortifications du Mur de l'Atlantique et le sabotage des lignes téléphoniques militaires durant les journées ayant précédé le Débarquement.

(1) Pour respecter la volonté de plusieurs maquisards qui ont désiré ne pas être cités, j'ai donc simplement indiqué leurs initiales.

L'ESPOIR

Après quatre années de guerre la lassitude se faisait de jour en jour plus évidente parmi l'armée d'occupation. Les nouvelles alarmantes du Front de l'Est, les bombardements alliés sur l'Allemagne, la menace d'un prochain débarquement anglo-américain, étaient autant de raisons pour saper le moral des occupants, inquiets sur le sort de leurs familles et conscients de l'inutilité de poursuivre un conflit dont le succès s'avérait de plus en plus improbable.



Boulevard Ch.-Poullain et avenue de la Plage

A l'exception des unités SS fanatiques jusqu'au boutisme, mais que l'on ne vit presque jamais ici, la Wehrmacht se composait dans l'ensemble à Ouistreham de réservistes, de récupérés et même d'orientaux entraînés par force dans une guerre dont l'issue ne les intéressait pas. Toute cette troupe ne cachait pas son inquiétude et son découragement. Lorsque l'on s'entretenait avec des Allemands, pris individuellement, beaucoup se laissaient aller à des confidences qui en disaient long sur cet état d'esprit. On entendait des

marines ; tout le long de la côte et même assez loin du rivage afin d'être recouverts à marée haute, une multitude de pieux de bois furent enterrés obliquement dans le sable, l'extrémité vers le large et au bout desquels étaient fixés des mines ou des obus ; ils étaient généralement reliés par des réseaux de fils de fer barbelés. Un nombre considérable de mines, plusieurs milliers, depuis les plus petits engins antipersonnels jusqu'aux mines anti-chars furent également enterrés dans les dunes et jusque dans la plaine dans l'arrière-pays.



Route de Lion (au premier plan les rails de Deauville)

Enfin, dès le début du printemps, la population fut soumise à diverses corvées. Pour prévenir les actions organisées par la Résistance contre les convois ferroviaires allemands, tous les hommes valides durent, par équipes et à tour de rôle, garder nuitamment les lignes de chemin de fer. Ceux de Ouis-treham avaient un secteur particulier : la ligne de Caen-Paris entre le pont Saint-Pierre à Airan et la commune de Ouezy. Puis les Allemands assujettirent la population mâle des communes côtières à un autre genre de travail forcé : celui de planter dans la plaine des troncs d'arbres prélevés principale-

ment le long du canal et dans le bois du Caprice, que les cultivateurs du pays devaient transporter avec leurs chevaux ; ces troncs d'arbre avaient pour but d'empêcher l'atterrissage des planeurs ou des avions, ils devaient être ensuite reliés par des câbles métalliques. Les équipes, au nombre de trois, se composaient de 60 hommes chacune ; la corvée revenait donc tous les trois jours, mais petit à petit, du fait des abandons, le nombre des requis fondit comme beurre au soleil et peu de temps avant le Jour J, ce furent les mêmes 60 travailleurs, contraints et forcés qui durent assurer tous les jours la plantation de ce qu'on appelait « les asperges à Rommel ».

Tous ces préparatifs réconfortaient les Ouistrehamais dans l'espoir d'une libération de jour en jour plus prochaine. Mais à quel prix allaient-ils payer leur délivrance ?...

La première action de la R.A.F. eut lieu en avril 1942 ; un avion lâcha ses bombes sur le port sans dommages matériels mais fit une blessée grave, Mme. Jules ENAULT qui dut être amputée d'une jambe.

Le 19 juin de la même année, les pilotes de Ouistreham qui pêchaient à peu de distance de la côte furent mitraillés malgré nos trois couleurs largement peintes sur le rouf du bateau ; cinq pilotes furent tués : Alexandre VASNIER, Armand GUIMARD, Léon QUATROMME, Guillaume LE DU et Alexandre LEFOULON ; le seul rescapé, C. LOISEAU, réussit malgré les graves avaries occasionnées au bateau, à ramener au port les corps de ses camarades. Cette attaque inutile causa la consternation parmi la population.

Les choses se gâtèrent davantage en 1944. Le 27 avril marqua le début des bombardements aériens sur notre commune ; ils visaient les blockhaus de la plage mais causèrent d'importantes destructions dans plusieurs quartiers de Riva-Bella : avenue de la Redoute, rue de la Marne, avenue Foch, rue Victor-Hugo, rue Guillaume-le-Conquérant, où une vingtaine de maisons furent détruites et firent 19 victimes civiles dont dix ouvriers de la commune requis par l'ennemi et affectés à la construction des défenses côtières ; les blessés se comptèrent par dizaines dont certains très grièvement.

Dans le courant du mois de mai, un engagement aéronaval eut lieu devant Riva-Bella entre les gardes-côtes allemands et une escadrille de la R.A.F. ; aucun avion anglais ne fut abattu mais une vedette fut coulée et les autres très

endommagées ; il y eut de nombreux morts et blessés parmi les marins.

Les raids aériens se succédèrent les 9 mai (trois morts) et le 1^{er} juin (six morts) sans compter une foule de blessés. Aucun quartier de la ville ne fut épargné : le groupe scolaire, l'école du Sacré-Coeur, l'ancien cimetière, la ferme du Pavillon, la rue du Tour-de-Ville, la rue Gambetta ; de nombreuses maisons du bourg comme de Riva-Bella écrasèrent sous leurs décombres les habitants qui n'avaient pu quitter leurs demeures.

Ces bombardements aériens décidèrent un assez grand nombre de Ouistrehamais à quitter leur ville pour aller se réfugier ailleurs où certains ne furent pas épargnés pour autant, tels Mme. P.L. tuée à Vimoutiers et la Famille DUVAL décimée à Tilly-sur-Seulles. La population évaluée à 2 500 âmes environ se réduisit de ce fait à moins de 400 le jour du Débarquement.



Emplacement de l'Hôtel de la plage, actuellement square Braine-l'Alleud



C.P.L. ROLLIN P.



C.P.L. LABAS Marcel



Médecin-Capitaine LION Robert



Lieutenant HUBERT Augustin



Sergent DUMANOIR Raymond

5 des Commandos français tombés à Ouistreham

jambe le 22 juin ; son mari, alors absent de Ouistreham, aura pu traverser les lignes allemandes, rejoindre son épouse et constater la destruction de leur hôtel ; ils ne reviendront en France que le 16 mai 1945. Depuis lors, Odette-MOUSSET, devenue en quelque sorte la marraine du Commando français, reçoit chaque année les survivants de cette phalange en les regroupant dans un repas du souvenir.

Les bombardements reprennent vers 9 heures sur la plage où l'artillerie vise les ouvrages du Mur de l'Atlantique. Depuis le matin, les blessés civils affluent au poste de secours installé à la Maison de la Famille, rue Gambetta ; il en vient de tous les quartiers de Ouistreham et de Riva-Bella.

Avec des moyens de fortune et beaucoup de dévouement, des volontaires s'affairent à soigner les blessés ; il faut citer le docteur POULAIN, âgé de soixante-treize ans, le maire Charles LEFAUCONNIER, le pharmacien GALLICHÈRE, M. et Mme DEDOS, les infirmières Paule GIRANDIER et Blanche VAUDEVIRE, Pierre HERBLINE, Pierre DESOUBEAUX, le jeune THOMMERAY (quinze ans), Charles BUECHI, Simone ALLIOT, Pierre LALLEVÉ, Ernest MOUNIER, Raymond FROMENT et quelques militaires anglais.

Le manque de médicaments se fait sentir et malgré la morphine, bien des blessés grièvement atteints ne survivront pas et la liste des victimes s'allonge d'heure en heure.

Mais depuis l'aube d'autres événements se produisaient à l'ouest de la commune. A 7 h 30, les barges de débarquement touchaient terre à la limite de Ouistreham et de Colleville et les Bérêts Verts du commandant Philippe KIEFFER, seule unité française ayant pris part aux opérations du Débarquement, dans un déluge de fer et de feu, pouvaient enfin fouler le sol de la Patrie. Le Commando N° 4, sous le commandement du colonel R.W.P. Damson, se composait de six troupes anglaises auxquelles s'étaient jointes les 177 hommes, officiers et soldats, du commando français ; c'était un des quatre commandos de la 1^{re} Brigade sous le commandement du général Lord LOVAT qui lui avait réservé l'honneur, en tant que Franco-Britanniques, à débarquer les premiers. Dès le début de l'action 30 d'entre eux sont tués ou blessés par les tireurs allemands. Le commandant KIEFFER lui-même est blessé à la cuisse mais n'en continue pas moins le combat. Suivis par les autres commandos britanniques de

la 3^e Division d'Infanterie (Major général T.G. RENNIE), les Français progressent vers Riva-Bella par la route nationale (route de Lion) afin de prendre l'ennemi à revers, l'objectif principal étant de neutraliser le Casino, rasé sur l'ordre des Allemands, mais qui en avaient transformé le sous-sol en un ouvrage puissamment fortifié. Bien retranchés derrière leurs blindages, les Allemands ouvrent un feu nourri sur les Français qui doivent s'abriter tant bien que mal dans le jardin de la villa « La Rafale », avenue Pasteur. Un vétéran de la guerre 14-18, M. LEFÈVRE, guide un autre groupe de Bérêts Verts vers le belvédère (actuellement square Braine-l'Alleud) d'où des tireurs d'élite s'étaient installés et mitraillaient les assaillants ; il est rapidement détruit. Puis M. LEFÈVRE indique aux Français l'emplacement de la principale ligne téléphonique souterraine allemande qui est aussitôt sectionnée. Mais le Casino était toujours resté aux mains des Allemands qui le défendaient avec acharnement. Il fallut faire appel aux blindés et le commandant KIEFFER retourne à Colleville pour demander l'aide d'un char ; enfin apparut un char D.D. de la 79^e Division dont le tir réduisit l'ouvrage au silence. Les Allemands survivants furent les premiers prisonniers des Alliés à Ouistreham.

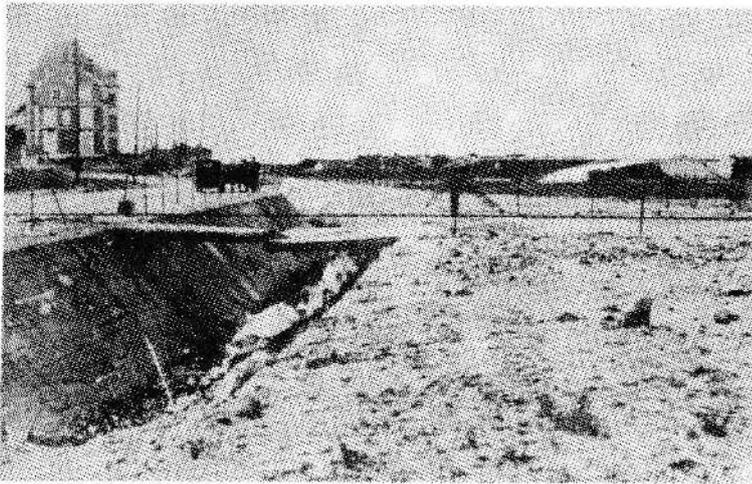


Un char au carrefour du Cheval-Blanc

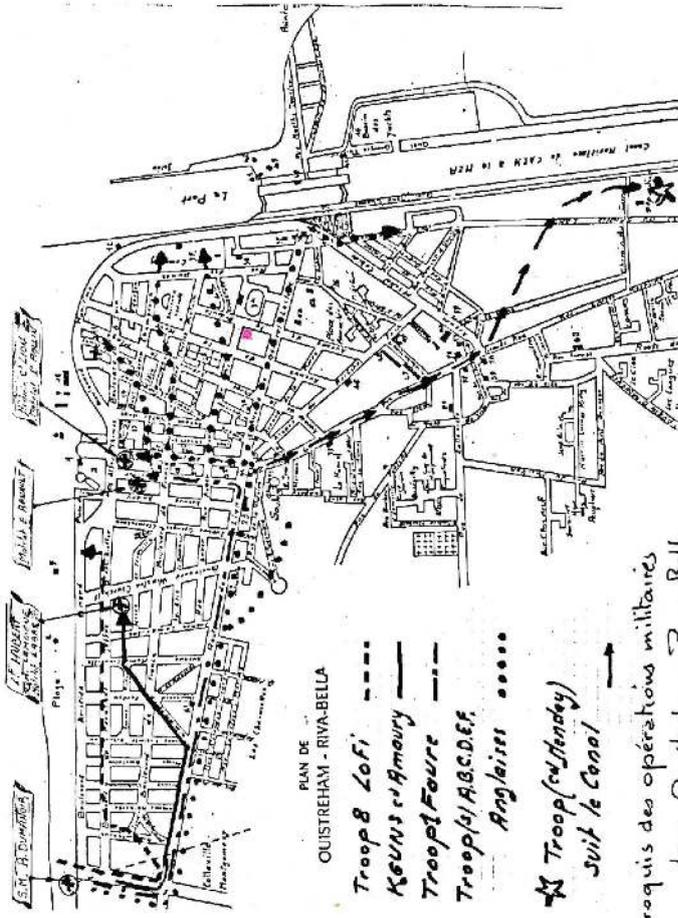
Dans ces diverses opérations les pertes des Allemands étaient considérables, mais celles des Franco-Britanniques l'étaient également.

Le second objectif des Commandos fut de gagner les deux ponts de Bénouville et de Ranville que les équipages des planeurs de la 6^e Division Aéroportée Britannique avaient réussi à prendre avant que l'ennemi puisse les faire sauter. A travers les champs de mines dont la plaine était truffée et malgré les tirs des Allemands embusqués dans les fossés ou dans les ruines des maisons de Saint-Aubin-d'Arquenay, les Bérets Verts purent dès midi faire la liaison avec les Britanniques à Bénouville.

Revenons à Ouistreham. Vers 10 h, une patrouille anglaise arrive au port sans qu'il y ait eu d'engagement avec l'ennemi qui s'était retranché dans des maisons derrière le phare, dans des abris et dans la suceuse des Ponts et Chaussées. Des mines posées à la hâte, avenue Michel-Cabieu avaient été enlevées dès l'aube par un voisin, Pierre LEPELLE-



Le fossé antichar et le fortin du Casino



Croquis des opérations militaires
 dans Ouistreham. Riva-Bella
 le 6 Juin -

TIER qui avait subtilisé aux Allemands un camion gazogène dont l'utilité fut fort appréciée les jours suivants pour le ravitaillement du village.

Ce n'est que le lendemain, vers 17 heures, que les Troupes britanniques de la 3^e Division d'Infanterie (Major General T.G. Rennie) et les Unités de Génie, conduites par le maire Charles LEFAUCONNIER et, appuyées par des chars descendus du bourg, nettoyèrent définitivement le quartier du Port en réduisant au silence un canon antichar et en faisant prisonniers les derniers Allemands, heureux de voir les combats terminés pour eux.

LISTE DES COMMANDOS TOMBÉS A OUISTREHAM

Médecin Capitaine LION Robert, tombé devant la Villa la « Rafale ».

L/C.P.L. ROLLIN P., tombé devant la villa la « Rafale ».

L/C.P.L. LABAS Marcel, tombé boulevard d'Angleterre.

Lieutenant HUBERT Augustin, tombé boulevard d'Angleterre.

Sergent DUMANOIR Raymond, tombé à la « Brèche ».

Caporal LEMOIGNE J.

L/C.P.L. RENAULT E., tombé boulevard d'Angleterre.

Dans la nuit du 9 au 10 des sapeurs du Royal Engineers firent sauter les portes blindées du grand blockhaus de l'avenue de la Plage et 53 Allemands qui y demeuraient depuis le 6 se rendirent ; ce furent les derniers prisonniers capturés à Ouistreham.

Ouistreham était enfin libéré.

Il y a lieu de reconnaître que si les Commandos Français et Britanniques firent preuve d'intrépidité et de courage



Soldat et enfant

devant un ennemi qui les attendait derrière ses retranchements, les Allemands ne s'inclinèrent pas sans avoir combattu aussi avec bravoure devant des adversaires supérieurs en nombre et en armement.

Parallèlement aux opérations militaires et à la bravoure des militaires, un livre ne suffirait pas à relater les actes de dévouement et de courage à l'actif des civils de Ouistreham durant cette journée du 6 Juin et les jours qui suivirent.

C'est Ernest MOUNIER, pris pour un tireur ennemi et tué par un Anglais dans la tour de l'église alors qu'il y était monté pour déloger ce que l'on avait cru être un tireur Allemand.



Les Anglais en embuscade, angle rue Pasteur et route de Lion

C'est Georges LEBRUN, héros de la Résistance, qui traversa plusieurs fois les lignes allemandes pour fournir aux Alliés des renseignements sur les effectifs et les mouvements des troupes ennemies ; arrêté près d'Argences le surlendemain du Débarquement, torturé et fusillé, son corps ne fut jamais retrouvé.

C'est Pierre DESOUBEAUX, de la Défense Passive et aussi membre d'un réseau de la Résistance, qui connaissait le code par lequel la B.B.C. devait annoncer le Débarquement et qui put ainsi préparer l'organisation du Poste de Secours.

C'est le docteur POULAIN qui, bien que blessé à la main, s'occupa sans repos durant 48 heures, avec le maire Charles LEFAUCONNIER et d'autres volontaires comme Léon TRIBOLET, Pierre HERBLINE, René GRAMMARY, Pierre LALLÈVE et bien d'autres à soigner les blessés sous les bombardements.

Ce sont aussi ces mêmes volontaires, avec Raymond

FROMENT, P.-L. avec sa camionnette à gazogène, l'abbé CHESNEL, Jean LAFARGUES, Henri TYTGAT et bien d'autres dont je n'ai pas retrouvé les noms, qui ont courageusement recherché les blessés dans les ruines des maisons et les ont transportés sous les bombes au Poste de Secours.

C'est encore des bénévoles qui, avec Pierre HERBLINE ont accepté la tâche pénible d'identifier les morts et de les enter-
rer.

C'est enfin deux religieuses de l'école du Sacré-Coeur, Milles DURANT et LOUISE qui, insouciantes du danger et au plus fort de la bataille, se dépensèrent avec un dévouement admirable à rechercher les blessés et à les soigner. Cette belle action fut du reste évoquée dans le film de ZANUCK dans la séquence de la prise du Casino.



APRÈS LE 6 JUIN — LES DERNIERS PÉRILS

Quistreham était libéré mais la guerre continuait et allait encore provoquer de nouveaux deuils et de nouvelles ruines.

Malgré la D.C.A. et les barrages de ballons, l'aviation allemande, dès le lendemain du Débarquement, réagit vigoureusement et, bien que ne possédant plus que des effectifs réduits, attaqua les troupes anglaises et le matériel qui ne cessaient de débarquer. Six avions ennemis furent abattus dans la seule journée du 7 ; le lendemain, nouveau mitraillage et destruction d'un dépôt de munitions à Colleville ; nouvelles alertes et bombes allemandes les 8, 9 et 10 juin ; bombes encore sur le village les 16 et 24 juin ; les derniers raids aériens eurent lieu les 11 et 17 juillet.

Mais la Luftwaffe n'était pas seule à intervenir sur la côte du Débarquement.

Après la prise de la batterie de Merville ; les Allemands s'étaient retirés vers Cabourg et tenaient les hauteurs de Dives-Houlgate et, plus à l'est, celles du mont Canisy près de Deauville.

Aux bombardements alliés qui les avaient délogés de la rive gauche de l'Orne, l'artillerie allemande allait riposter durant deux mois et demi et notre plage occupait malheureusement une des premières places pour recevoir les coups.

Les tirs de l'artillerie allemande commencèrent dès le 7 juin, causant des pertes importantes mais vite comblées parmi les troupes alliées et le matériel, gênant l'évacuation des blessés de la veille que des volontaires transportaient à l'ambulance anglaise installée dans les bois du Caprice pour être dirigés vers l'Angleterre et plus tard à l'hôpital de Bayeux.

Chaque jour les obus allemands tombaient sur notre village et faisant de nouvelles victimes : trois le 8 juin, une le 9, une les 14, 19, 21 et 27 juin, une autre le 6 juillet, deux le 18, une le 21 et 27 juin, une autre le 6 juillet, deux le 18, une le 21, deux le 23 et deux le 27 juillet. Il y eut en outre plus de 54 blessés gravement atteints et cela jusqu'au 11 août.

Les tirs avaient lieu à des heures variables, mais souvent vers 12 h et le soir vers 19 h. Il y eut des nuits particulièrement mouvementées, notamment celle du 13 août où 57 obus tombèrent sur la ville. Le 9 août les Allemands mirent en

action des lances roquettes à tubes multiples qui arrosèrent principalement le port ; ces engins étaient difficilement repérables car, montés sur les auto-chenilles, ils changeaient d'emplacement après chaque tir. Les pièces à longue portée logées dans les abris souterrains du mont Canisy étaient pratiquement invulnérables.

Ces bombardements accrurent encore les dégâts dans tous les quartiers ; l'église reçut un obus dans le clocher, le phare en reçut deux ; l'un troua la tour, l'autre pulvérisa la lanterne et l'appareil optique.

La population se réfugiait dans des abris, les caves des maisons encore debout et les blockhaus allemands abandonnés, principalement ceux de la route de Colleville.

Il fallait vivre malgré tout. Le ravitaillement fut assuré, toujours par des volontaires courageux avec des moyens de fortune et le vieux camion allemand récupéré. On allait chercher la farine aux moulins de Saint-Gabriel et d'autres denrées dans les fermes des alentours. Au fur et à mesure que reculaient vers le sud les lignes allemandes, surtout après la prise de Caen le 10 juillet, les produits de consommation arrivèrent plus nombreux et nos concitoyens ne manquèrent jamais de manger à peu près à leur faim.

Mais les Allemands occupaient toujours la partie nord-est du département et lorsque le général LECLERC entra à Paris le 25 août à la tête de sa 2^e D.B., ils étaient encore trois jours avant à quelques kilomètres de Ouistreham et ne décrochèrent qu'à partir de la nuit du 18 au 19 août en direction de la Seine et de Rouen.

Auparavant ils utilisèrent leurs dernières munitions en bombardant intensément, et pour la dernière fois, et jusqu'au 25, la zone tenue par les Alliés. L'artillerie allemande s'étant tue définitivement, les Ouistrehamais purent enfin dormir tranquilles. La guerre était finie pour eux.

Mais de grandes tâches allaient s'imposer. Il fallut tout d'abord déblayer les ruines, dégager et refaire les rues creusées par les trous de bombes, déterrer des milliers de mines répandues à profusion dans les dunes et la campagne (travail exécuté en grande partie par des prisonniers allemands volontaires), remettre en état les réseaux d'eau potable, de gaz et d'électricité les installations portuaires et envisager la reconstruction générale du pays.

150 morts

QUISTREHAM - RIVA-BELLA

1939-1945



Auxilia de nos concitoyens
qui payèrent de leur vie le prix de la liberté

ALTMAN René	DEVAL Joseph	LEFLOUX Alexandre	PAUCIUSKI Marcell
AMARTEL Claude	EADEN	LEFLOUX Léon	PALLA GHE Clément
ARLET Gaston	FELIÉ Fernand	LEFRANC René	PENNERON Clément
BARRÉ Léon	FLARREND Marc-El	LEGROS Michel	PEAUV Guy
BELDOUT Jeanne	FOUATY Pauline	LEHOUSSIN Jeanne	PEMY Joseph
BLANCH Paul	FOUCAULT Françoise	LELAUDAS Lucette	PEMY René
BISSON Charlotte	GEBMANN Lucille	LELOGEAS Albert	PIERRE Albert
BOUTARD Ferdinand	GERBANY Marcel	LELOGEAS Marcel	PICOT Pierre
BUSMET Georges	GERBANY Suzanne	LELONG Albert	PICOT Jeanne
BOUCEL René	LEVAL Charles	LELONG Marie-Jeanne	POLTRAY Albert
BOUTLAND Romaine	GODMAGET Anthe	LEBATTE Joseph	POUL Albert
BOUTLAND Romaine	GODMAGET Romaine	LEBACHISSE Marie	QUATREBOIS Léon
BREMBLY Eugène	GODIN Bernard	LEBACHISSE René	QUEMEL Albert
BREHE Nicolas	GOFFMEL Armand	LEPESSE Fernand	QUEMEL Yvette
BRETEL Robert	GOMARD Armand	LEPESSE Odette	RABOUILLY Evénas
BRETEL Raymond	GRÉLEY Guy	LEVERARD Edmond	RABOUILLY Gustave
CABRI Eugène	GRÉLEY Louis	LEQUENNE Raoul	RECHER André
CARPENTIER Léon	GRÉLEY R. Louise	LETELLIER François	RENOUARD René
CARPENTIER Louise	HADDY Michèle	LETHELIER Robert	ROLLAND Jean
CHAPUIS Albert	HADDY Germaine	LINNEY Emile	ROSE Adol
CHAPUIS Eugène	HERBES Hector	LIPPY Marcel	SAINTE-CROIX Alfred
CHESNAY André	HÉRYE Joseph	LIPSON Clément	SAINTE-CROIX Jean
COCHARD Jean	HÉRYE Yvonne	LOUËL Olivier	STRINGHETTA Victor
COCHARD Romaine	JAMES Annette	LOUËL Jean	TABOURET Germaine
DANIEL Jean	JARLET Marcel	MATY Jean	TABOURET Joseph
DEJANNY Eugène	JESSY Edmond	MARLET Edmond	TERRIER Emile
DELANAY Auguste	JULIEN Michel	MARTEL Marie	THÉZARD André
DELOUB Clément	JUS Charles	MARIE Anne	THÉZARD Yvonne
DESERRIS Blanche	LANGÉ Léonard	MARIE Georges	THÉZARD Georges
DESVALS Geneviève	LANGLOIS Sabine	MARIE Guy	THÉZARD Pierre
DEVAUD Eudie	LA BOUTER Marie	MARIE Louis	THÉZARD Jeanne
DEBOSQ Emile	LEBIAUX Georges	MARON Clémentine	VANMER Alexandre
DEJARDIN André	LECHAMBERE Edouard	MAROTTE Bernadette	VANMER Emile
DUREL Fernand	LEFORTY Léon	REYARD Armand	VASSEUR Guy
DETHREY Clément	LE DE Gallienne	RODIN André	VASSEUR Marie
DEVAL Auguste	LEFFAUX Jeanne	ROUYER Jean	VERZÉL Dostre
DEVAL René	LEPEYRE Danièle	ROUYER Joseph	VIGNOT Victorine
		ROUYER Ernest	VIGNY Lucienne

CONCLUSION

Puisse cette plaquette rappeler aux jeunes générations que la liberté dont ils jouissent depuis quarante ans : leur LIBERTÉ, n'a pu être obtenue que par le sacrifice de tous ceux, militaires et civils, qui ont eu le courage de l'arracher à l'opresseur.

Le prix de la liberté coûte cher. Son maintien dépendra de leur volonté de la défendre, s'il y a lieu. Personne en France ne souhaite la guerre, mais il ne suffit pas d'être pacifiste pour l'éviter, car une nation désarmée ou insuffisamment devient une proie facile et un désarmement unilatéral est un leurre dangereux.

Dans notre monde si profondément divisé et devant la menace de conflits exterminateurs : « SI VIS PACEM PARA BELLUM », le vieil adage est, hélas, encore d'actualité.

Je ne voudrais pas terminer ce petit ouvrage sans exprimer mes remerciements à toutes les personnes qui, par leurs souvenirs et témoignages, m'ont fourni de très utiles documents, oraux ou écrits, sur les événements survenus dans notre Commune depuis 1940 jusqu'à notre libération. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma sincère gratitude.

J.P.